

Pour Match, l'archevêque de Vienne tire les leçons du synode consacré à la famille

LE CARDINAL CHRISTOPH SCHÖNBORN

«Le Pape nous demande d'être missionnaires, de nous mêler au peuple, de sortir de nos sacristies»

DE NOTRE ENVOYÉE SPÉCIALE AU VATICAN CAROLINE PIGOZZI

Paris Match. Eminence, pouvez-vous m'expliquer ce synode de la famille qui s'est tenu pendant trois semaines au Vatican ?

Cardinal Christoph Schönborn. Synode est un mot grec qui veut dire "chemin commun". Tenir un synode signifie donc cheminer, venir ensemble parler de certains sujets. Ainsi, nous étions 360 participants – cardinaux, évêques, prêtres, théologiens, experts et une cinquantaine de couples – à réfléchir en collégialité sur la famille et le mariage.

Pour arriver à quelle conclusion ?

Qu'il n'y a aucun réseau humain aussi solide, aussi performant, aussi essentiel que la famille. C'est pour cela que le synode a affirmé avec une telle insistance que l'avenir de l'humanité passe par elle.

Mais comment, dans une assemblée à majorité religieuse, allier expérience et théologie ?

L'alliance s'avère en effet un peu difficile parce que certains craignent que si l'on parle trop de l'expérience, on oublie la doctrine, la théologie ; d'autres redoutent que trop de théologie éloigne du vécu, du quotidien. La réalité est qu'il faut absolument les deux pour regarder les choses de près.

Je crois que vous-même avez parlé de votre famille...

Comme plusieurs intervenants au sein des commissions, j'ai raconté l'histoire de mes grands-parents et de mes parents, divorcés quand j'avais 13 ans, et de mon père remarié. Ces souffrances d'adolescent n'arrivent pas qu'aux autres... Dans des groupes linguistiques, certains ont également commencé leur travail en évoquant leur expérience personnelle. Une approche très positive, car il ne s'agit pas de se pencher sur des sujets abstraits mais de réfléchir en se référant au réel. Les témoignages les plus touchants ont été ceux de couples parlant de leur expérience familiale, des passages forts de ce synode dont on se souviendra.

Et le Pape ?

Sa présence compte beaucoup. Il est là, écoute en silence avec une vive attention. Il n'est intervenu qu'une seule fois, et c'était très important. Mais je ne peux vous dire sur quel sujet, ce n'est pas public. Vous le savez, dans quelque temps, le Pape décidera et publiera un document reprenant les suggestions les plus marquantes

du synode, qui est un organe consultatif. Alors, patience... Tous les participants pouvaient-ils rencontrer le Pape ?

Le pape François nous a réservé une vraie surprise par rapport à ses prédécesseurs. Dans les synodes que j'ai suivis auparavant le Pape entraînait toujours en dernier, quand nous étions déjà tous dans la salle. Comme pour un chef d'Etat ou un roi, on se levait quand il apparaissait. Or, le premier jour du synode, je suis arrivé cinq minutes avant le début de la réunion et on m'a annoncé : "Le Pape est déjà là." Affolement ! Le Pape se trouvait parmi les premiers présents, au milieu des évêques. Il leur parlait comme le père de la maison qui accueille ses amis, ses frères en famille. Le matin et l'après-midi, pendant la demi-heure de pause où l'on pouvait prendre un café, une boisson fraîche et une légère collation, le Pape est descendu au milieu des pères synodaux et des laïques pour s'entretenir avec tout le monde. On nous a demandé d'être discrets, de ne pas le mitrailler avec nos appareils photo ; mais certains ne pouvaient résister avec leur portable, car c'était un moment unique.

Dans son grand discours, le Pape vous a parlé de synodalité. Pas si simple à appliquer...

Le Pape a lancé un puissant appel à la collégialité de tous les évêques pour prendre cela particulièrement au sérieux. Il convient d'avancer ensemble, chacun dans notre diocèse, avec

les laïques, les prêtres, les conseils qui entourent l'évêque – le conseil des prêtres, le conseil pastoral – en accord avec la conférence épiscopale de nos pays.

Qu'en est-il des annulations de mariage ?

Il faut être précis là-dessus. Le document et les décisions du Pape sur les procédures canoniques d'annulation concernent exclusivement la simplification de la procédure et non les critères objectifs qui, eux, restent les mêmes. Lorsqu'on a eu un vrai mariage sacramental, que les deux époux se sont dit "oui" en conscience, en s'engageant pour la vie, sans restriction mentale, avec, si l'âge le permet, la volonté d'avoir des enfants, le mariage reste un vrai mariage. Mais quand ces conditions ne sont pas remplies, alors le mariage n'est pas sacramental et peut donc être déclaré nul.

Les divorcés remariés vont-ils être déçus ?

Cela n'a pas été le point central. Il faut

regarder cette question dans son ensemble, car la crise de l'institution du mariage est une réalité. Beaucoup de personnes vivent désormais ensemble sans se marier, ni religieusement ni civilement. Bien sûr, il convient de trouver un cheminement d'accompagnement religieux pour ceux qui en sont à une deuxième, une troisième union, tout en examinant avec objectivité leur situation précédente. Y a-t-il un vrai mariage qui les placerait dans une situation irrégulière ou pas ? L'accompagnant, clarifiant ce point, montrera s'ils peuvent ou non accéder à la communion. C'est pourquoi le soutien aux personnes divorcées remariées est fondamental et signifie d'analyser attentivement chaque cas. Il n'y a pas de recette. Le Pape encourage à examiner attentivement le contexte, la diversité culturelle et sociale des Eglises locales, de la région, du pays... **Les représentants de l'Afrique sont restés plutôt silencieux...**

En Afrique, la famille tient un rôle beaucoup plus prédominant que dans nos sociétés. Un évêque africain l'a clairement exprimé. Pour eux, a-t-il souligné, "la famille se définit principalement par les enfants". Alors que, chez nous, elle s'affirme d'abord par le couple. Une réelle différence ! D'autre part, nombre de mariages sont encore arrangés, comme ils l'étaient fréquemment, autrefois, en Europe. De surcroît, leur continent est confronté au délicat problème de la polygamie dont des questions légales découlent. Là encore, un évêque africain nous a expliqué : "Le problème de la polygamie se règle dans les grandes cités par la précarité de la vie familiale. Un couple habitant dans une mégalopole d'Afrique n'a pas les moyens d'avoir deux, trois, quatre femmes, comme par le passé. Ce qui était parfois nécessaire dans un milieu agricole, afin que plusieurs de ces femmes travaillent la terre."

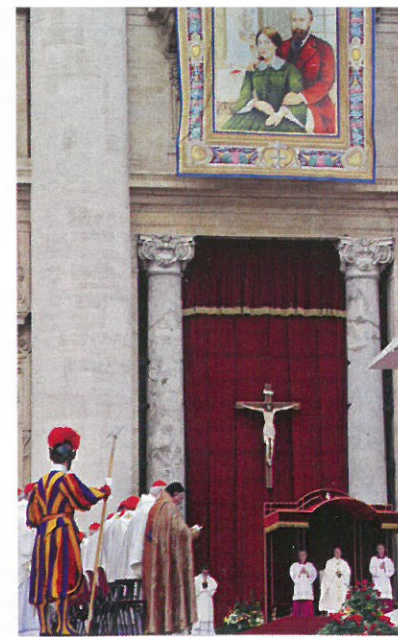
Et les prêtres africains ont souvent des enfants...

C'est une réalité, il faut l'admettre. On fait comme on peut.

Plus près de nous, expliquez-moi, vous, cardinal francophile, les querelles de clocher des catholiques français.

J'ai toujours considéré la France comme ma patrie spirituelle parce que j'y ai étudié, puis enseigné en terre francophone pendant vingt ans. Mon attachement à la culture et à l'Eglise de France est donc très grand. J'ai pu constater que vos concitoyens ont tendance à être cartésiens. C'est pourquoi le vieux conflit dans l'Eglise de France s'exprime souvent à travers une influence janséniste, c'est-à-dire rigoriste, élitiste, oubliant parfois que l'Eglise est d'abord un peuple qui chemine clopin-clopant dans son histoire et dans l'Histoire. Elle a besoin d'une religiosité populaire, celle que vous trouvez surtout dans vos grands sanctuaires. Le Pape insiste sur la miséricorde, la compassion, l'attention, la bienveillance... Les rigoristes risquent de l'oublier, eux qui pensent que l'Eglise ferait mieux d'être le petit troupeau des purs et durs. Or, elle a toujours été une maison ouverte, la maison du père, de la mère, chaleureuse, avec de la place pour tous. **Et les courants traditionalistes ?**

Je n'oppose personne, je vois plutôt des sensibilités différentes qui, en France, s'expriment sans doute d'une façon plus affirmée qu'en Italie ou en Autriche où elles cohabitent avec davantage de simplicité et de facilité.



Place Saint-Pierre, le portrait des époux Martin, parents de sainte Thérèse de Lisieux, dont le Pape célèbre la double canonisation le 18 octobre. La France était représentée par le ministre de l'Intérieur, Bernard Cazeneuve.

« Il n'est guère exclu que les femmes puissent un jour accéder au diaconat »

Les femmes pourront-elles un jour accéder au diaconat, premier pas avant la prêtrise ?

Ce n'est guère exclu, il n'existe aucune raison absolue qui empêcherait un tel pas. Il y a toujours eu des diaconesses dans l'Eglise, surtout pendant le I^{er} millénaire. Mais attention, le diaconat se distingue clairement du sacerdoce ! Ne faites pas d'amalgame.

Mais revenons à vous, religieux dominicain avec un pape jésuite...

Malgré les conflits, il y a eu dans l'Histoire une profonde connivence entre nos deux ordres. Saint Ignace [fondateur des jésuites] a beaucoup aimé saint Dominique et les dominicains. Moi-même, j'avais un oncle jésuite et on m'avait suggéré : "Quand même, si tu deviens religieux, deviens au moins jésuite."

Comme religieux, avez-vous plus de complicité avec le pape François que les cardinaux n'appartenant pas à des ordres ?

Je suis tout simplement heureux que l'Esprit-Saint ait poussé le conclave à élire le pape François. Pour moi, c'est d'abord le génie de l'Esprit-Saint qui nous a donné Jean-Paul II, ce géant ayant fait s'écrouler l'Empire soviétique, le communisme, et qui pendant vingt-sept ans a insufflé un dynamisme extraordinaire à l'Eglise, surtout aux jeunes. Après lui, on a eu Benoît XVI, qui fut mon professeur. Il était la finesse de l'enseignement, l'excellence, un maître exceptionnel, le grand docteur de l'Eglise. Puis, sur la base solide de ses deux prédécesseurs, nous avons aujourd'hui un Pape qui nous demande :

"Maintenant sortez, allez aux périphéries de ce monde, soyez missionnaires, mêlez-vous au peuple, ne restez pas dans vos sacristies." Il trouve un langage clair qui touche tout le monde, a les gestes qu'il faut pour rejoindre le cœur de ceux qui se sentent abandonnés par cette Eglise et qui, peut-être, dans leur for intérieur, en avaient un regret, une nostalgie.

Né au château de Skalka, en Bohême, vous êtes le dernier cardinal issu de la haute aristocratie qui a donné plusieurs princes archevêques, une famille remontant au XIII^e siècle ayant régné sur la Mitteleuropa.

[Il rit.] Oui, c'est vrai, je suis le troisième cardinal et le huitième évêque de ma famille, mais je me réjouis surtout de la vitalité de la papauté. J'ai eu la grâce de connaître trois papes de près. J'étais très proche de Jean-Paul II, et encore actuellement de Benoît XVI que je connais depuis quarante ans et qui, lorsqu'il est devenu pape, m'a dit : "Gardons notre amitié." Puis maintenant le grand cadeau, le pape François. C'est le miracle de l'Esprit-Saint.

Etes-vous un cardinal progressiste ?

Je suis heureux d'être un cardinal de la sainte Eglise romaine. Or, les cardinaux sont les curés de Rome, selon la vieille tradition. Je suis content d'avoir une paroisse populaire comme titre celle du Gesu Divin Lavoratore à la Portuense, où je vais souvent lorsque je passe du temps à Rome. Alors, mettez-moi dans la case que vous voulez. Enfin, je suis simplement prêtre, religieux évêque. Et tout cela avec beaucoup de bonheur. ■

Le cardinal Christoph Schönborn vient d'écrire avec le père Antonio Spadaro « Le regard du bon pasteur », éditions Parole et Silence, La Civiltà Cattolica.



Classique progressiste, le cardinal Christoph Schönborn, très influent pendant le synode 2015, au Vatican.